

ÉVANGÉLISÉS POUR ÉVANGÉLISER

Fr. Fernando Ventura, OFMCap

Aurions-nous le culot de dire à notre voisin, "je vous aime?" Sans plaisanter et en le regardant droit dans les yeux?... pouvez-vous le dire, maintenant, à la personne assise à côté de nous? Ce n'est pas si facile n'est-ce pas? N'avons-nous pas peur des mots? Les mots ne sont-ils pas morts? N'avons-nous pas tué les sentiments? Pareils mots nous effraient! Mais dire à quelqu'un "je vous aime" c'est lui dire: "j'ai besoin de vous pour être heureux." Cela peut aller loin! Mais dire à quelqu'un "je vous aime", cela peut signifier autre chose. C'est dire à l'autre: "je ne peux pas être heureux sans vous." Voyez-vous où cela mène? dire: "J'ai besoin de vous pour être heureux", est une chose! Mais dire: "je ne peux pas être heureux sans vous" nous conduit à une toute autre constatation, nous détruit. Cela détruit notre vanité personnelle, notre manie de croire que nous sommes le centre du monde.

En revanche, si nous ne le pouvons, nous continuerons à être les plus malheureux fils de l'homme... des gens vivant à la foi une vie maritale avec Dieu... et un divorce avec la vie. Des gens mariés à Dieu parce qu'aucun diable ne veut les épouser... vieux garçons et vieilles filles de toujours, célibataires aigris, gens qui vivent leur vie dans une relation de pouvoir. Et là nous avons raté le coche! Nous vivons dans nos fraternités... dans nos couvents.... dans nos monastères.... nous vivons, à tous les niveaux, sous l'oppression de gens qui ne voient dans service que pouvoir. Qui ne sont (avec) les autres que parce que cela fait bien. Ces gens là ne peuvent être aidés par personne. Nous sommes fatigués des vieux garçons de l'histoire. Il y a trop de gens gentils Il ne suffit plus d'être sympathique, l'urgence pousse à l'empathie. Au mieux, la gentille personne vous sourira. (Et ici je me rappelle toujours Confucius : "Attention, derrière le sourire sont les dents!")

Notre temps n'est pas un temps pour se croiser les bras. Il est temps de recommencer le voyage à l'envers, (de retourner l'omelette, dirait un Espagnol)... Il nous faut reconnaître que nous n'avons pas le droit de dire que nous possédons une religion, car il nous faut comprendre que c'est notre religion qui nous possède. Les gens qui ne parlent que religion sont insupportables. Ils ont la bouche pleine de Dieu mais ne créent que des brises mystiques qui n'influencent personne. Et nous suivons mal de mauvais signaux. Et nous continuons à nous chamailler... Je vous le demande, à vous Franciscains des trois branches, d'expliquer aux évêques de votre pays, aux prêtres de votre pays, aux moines de votre pays, aux religieuses de votre pays, que habit n'est pas synonyme de pouvoir. Vivre en communauté est l'important, est en premier un mode de vie.

A trop de places dans le monde nous avons vu l'Église monter en puissance avec les puissants, une Église qui perd pied car elle a perdu son sens de service... car elle a cessé d'être un signe... car dans trop de places elle se vendit au pouvoir qui la finance. Et cela je l'ai vu de mes yeux, moi, dans tous les continents

Il dépend de vous d'être un signe de contradiction. Il dépend de vous de raviver la révolution franciscaine. François s'est mis à l'écart pour rechercher "son Église" au confins d'Assise, avec les lépreux, car l'Église était engluée au centre du Pouvoir. Et beaucoup de ses membres faisaient cause commune avec les seigneurs. Et les pauvres et les lépreux restent aussi seuls que jamais. Et donc l'aventure a commencé, l'aventure de ce Dieu qui un jour a décidé de créer le monde... La Bible est le "cri" d'une Alliance, d'un Mariage qui veut répondre à cette initiative. Plus qu'un livre, plus qu'un code, la Bible est Vie. Une vie faite de tout ce dont la Vie est faite: rêves et illusions, joies et espoirs, larmes et sourires, rencontres et séparations, lumières et ombres, plus tout ce que notre imagination, notre expérience personnelle sont en mesure de faire. Tout ce qui peut combler

les vides de l'âme. Et donc elle va de la Genèse à la Révélation. Mais quel pourrait en être le fil conducteur? Qu'est-ce qui justifie l'étude de l'Écriture sainte? La Bible donne-t-elle une signification à cette aventure de communication de Dieu avec les hommes et des hommes avec Dieu? D'après vous, quel est le mot clé de la Bible? C'est ALLIANCE (donc union et attache). C'est ce que François -et lui seul jusqu'à présent- était capable de comprendre.

Nous continuons à vivre sur une erreur. Nous continuons à insister sur notre péché originel, ce péché que nous situons à l'origine de nos maux. Il est enraciné dans notre désir d'atteindre Dieu. notre désir d'être Dieu. de contrôler la connaissance du bien et du mal, d'être maître de la vie et de la mort. le désir que nous avons d'entrer dans le monde de Dieu, de toucher le monde de Dieu. Et nous ne nous rendons pas compte qu'il ne peut y avoir qu'une Genèse, qu'un seul rêve de genèse, parce qu'il n'y aura qu'une Apocalypse, parce qu'il y a un chapitre 21 de la Révélation. Le monde de Dieu, la nouvelle Jérusalem qui descend pour prendre l'espace humain.

Parce que pendant cette discussion, nous sommes tous à combattre et nous frapper la tête contre le mur pour trouver comment effectuer notre conversion. Nous ne nous rendons pas compte que ce que François apporte est neuf. Il a été le premier et le seul qui a compris que si quelqu'un se tourne vers quelqu'un d'autre, c'est Dieu qui se tourne vers nous. C'est le moment du billet de retour (retournez cette omelette, elle brûle!)

François est le seul qui ait vu Dieu dans l'Histoire. C'est ce qui lui a fait se rendre compte de l'importance de Noël, et c'est pourquoi Noël devint pour François le plus grand moment. Là, Dieu touche l'Histoire. Là, Dieu devient un de nous. Là, Dieu devient nous. Là, nous célébrons définitivement l'alliance. Et, ici, nous devons revenir à l'Emmanuel, car, en ce temps de mots morts, c'est le temps des veufs, veufs de leurs affections, veufs de leurs émotions.

Le temps de retourner à Emmaüs...

C'est notre époque qui réclame des réponses, c'est notre époque qui crie pour se faire entendre alors que nous, plutôt que d'écouter, nous continuons à parler. Plutôt que d'entendre la douleur des gens, nous continuons à imposer nos théologies, nos philosophies et nos vieilleries plus ou moins théologiques que nous chargeons sur les épaules des autres, alors que nous ne sommes même pas capables de lever un doigt. Il est temps de revenir à Emmaüs, il est temps de retrouver ces deux disciples: Ils laissaient derrière eux ce point central de foi et d'espoir, et ils marchaient vers la périphérie, vers le désespoir. Leur espoir était abandonné, resté pendu sur une croix. Plus rien n'avait de sens. « Nous, nous espérions que grâce à lui le rachat d'Israël était imminent. Depuis, trois jours se sont écoulés! (Lc 24;21) » et nous, nous allons vers Emmaüs, nous allons à la périphérie.

Peut-être n'est-ce pas aussi sensible en Amérique-latine que dans d'autres parties du monde, mais il est temps d'entendre les milliers, les millions de nos frères et sœurs qui marchent vers Emmaüs... qui d'une façon ou d'une autre ont laissé leurs espoirs, leur joie de vivre, et marchent vers cet endroit périphérique, Emmaüs. C'est maintenant qu'il nous est donné de vivre, de transformer, de servir. Pas d'être des Grands. De servir, pas d'être servis. C'est très difficile. C'est le moment de revenir à la pédagogie de Dieu, ICI et MAINTENANT.

Quels sont les personnages que l'on nous présente dans cet épisode "Emmaüs"? Combien y en avait-il? Trois: les deux disciples et Jésus. Qu'est-ce que Jésus faisait là? C'est de la pédagogie d'Église... et nous en sommes bien loin. Nous voyons encore au sein de nos groupes les manières les plus astucieuses pour prendre des contacts, faire des affaires, obtenir de l'argent, influencer ici et là... Mon Dieu, quelle honte! Que fait ici Jésus? En premier lieu, Il regarde. Et que voit-il? Il voit ces deux hommes qui passent devant lui, qui passent de l'espoir total (le centre) à la limite du désespoir (la périphérie). Son premier acte est de chercher à comprendre ce qui est arrivé.

D'abord, nous devons vivre la mission de prophète. Le prophète vit... il n'invente pas. Il ne joue pas au devin sur quelque plan que ce soit. Le prophète est un homme (ou une femme) qui a les pieds bien sur terre, qui est bien stable dans le présent. Et qui, chaque jour, appelle à constater la fidélité de Dieu durant le temps de veille; un homme ou une femme qui est capable de susciter l'espoir dans le futur. Telle est la charge du prophète... célébrer chaque jour la fidélité de Dieu hier, être capable de crier cette même continuité de fidélité de Dieu dans le futur. Tel est le prophète. Les autres sont des agitateurs.

D'abord, Jésus voit. Puis il s'approche (deuxième action...et Il n'a encore rien dit). Puis Il marche avec eux. Cela fait déjà trois choses, et Il n'a pas encore dit un mot. Il regarde, approche et marche. Puis que fait-il? Voici la clef : Il pose une question: "Qu'est-ce qui vous arrive?" Remarquez qu'Il commence par le problème de l'autre. Il ne vient pas à eux pour lancer une polémique. Il désire savoir : "qu'est-ce qui vous blesse, d'où vient votre tristesse, pourquoi avez vous abandonné votre espoir, pourquoi ainsi vous éloigner vers cette périphérie de désespoir?" Puis écoutez la réponse "... est-il possible que vous soyez à ce point aveugles," Êtes-vous les seuls à ne pas savoir ce qui s'est passé à Jérusalem?' Quelles sont les raisons de Jésus, et, que leur dit-il? Qu'y avait-il? Nouvelle question, nouvelle tentative de partir de l'expérience de l'autre.

C'est seulement alors, après ces cinq actions (voir, approcher, marcher, questionner, écouter) que vous pouvez commencer à parler... que vous pouvez commencer à reconstruire l'espoir de réaliser le pont entre l'Espoir, ancré au cœur d'Israël, et la Présence réelle de Dieu dans l'histoire incarnée, de Dieu "converti" pour nous en Jésus Christ. **Emmaüs, c'est cela!** Nous sommes aujourd'hui, et c'est une pédagogie pour aujourd'hui. C'est le ministère pour aujourd'hui: être soumis. Cependant, nous n'aimons pas le ministère, nous préférons le magistère.

Voici Emmaüs! c'est le défi de construire la OIKOS (maison). Il est temps pour l' OIKONOMY car l'économie semble bien être par terre. (Entre nous, c'est parce que nous continuons à croire qu'économie et finances travaillent ensemble... et ce n'est pas le cas... mais gardons ce sujet pour une autre occasion).

Le défi de construire la maison commune, avec des chambres pour tout le monde sans exception, où personne ne doit être marqué au front, parce qu'il / elle est différent(e). Ce Dieu converti au monde est un Dieu capable de concilier tout le monde. **Il est ce Dieu qui voit, qui s'approche, qui accompagne et qui écoute**, au delà des choix politiques, au delà des choix religieux, au delà de choix sexuels ou gastronomiques....

Quelle est la religion de Dieu? En qui ou quoi Dieu croit-il? Notre Dieu serait-il athée? Nous avons un Dieu qui croit en nous. Je suis la religion de Dieu. Nous sommes la religion de Dieu. C'est un coup de poing dans l'estomac, mais nous n'y voyons pas encore assez clair. Les Catholiques ont cette idée folle que Dieu est catholique. Les Protestants, que Dieu est protestant... Les Musulmans, que Dieu est musulman... Les Juifs, que Dieu est juif. Et c'est pour cela que nous nous massacrons les uns les autres depuis des siècles. C'est pour cela que toutes les religions ont les mains tachées de sang. Et sans exception!

Tel est le défi de l'Évangile. Tel est le défi de François. Une maison commune. Une place où finalement l'Amour peut être aimé." sans peur des mots, sans peur des réactions. Car cette maison devient quelquefois une maison de belle-mère, une maison "malade" parce que nous sommes tous "fatigués" les uns des autres. Et que personne ne peut nous supporter!

Considérons notre place dans l'univers: la troisième pierre à partir du soleil... Mercure, Vénus, Terre. un petit point dans l'univers. un grain de sable. Mais nous existons, nous avons notre place, et nous devons changer ce morceau de Terre où nous vivons. Il dépend de nous de le retoucher, il

dépend de nous de découvrir que le nouveau mot pour écologie peut être "solidarité", que le nouveau mot pour éthique peut être "fraternité."

Une phrase peut changer beaucoup de vies. Quelle est cette phrase qui peut changer tant de vies? Cela pourrait-il être "je vous aime?" Cela paraît facile, mais cela ne l'est pas du tout. Cependant, il est clair qu'un peu de sucre peut tout changer. Souvent, nous vivons comme Narcisse: seul dans l'amour de soi-même. Comme tant de gens dans ce monde vivent dans l'amour d'eux mêmes, avec leurs religions, avec leurs philosophies, avec leurs névroses

Nous continuons à rechercher le paradis, mais en nous cachant. Nous continuons à "faire problème" dans nos Fraternités, en nous mordant l'un l'autre. Et, dans nos Communautés, nous faisons la même chose, et nous appelons cela "fraternité." Nous sommes amoureux de nous-mêmes, vivant une vie solitaire, historique. Et nous ne nous rendons pas compte de quelque chose de si simple: avant Moïse, à l'Horeb, ce Dieu se présentait comme YAHWEH, JE SUIS. Dieu dit à Moïse: "Je suis celui qui est." Il est important de noter ici la grammaire. Par dessus tout, nous devons toucher la vie, la vie de la relation à sa limite. Dieu vous dit : J'ai besoin de vous pour être. Ici, le verbe "être" est transitif. Ici, nous voyons Dieu se tourner vers nous. Ici, nous venons découvrir que je suis... découvrir où est notre péché, et qu'il est si originel qu'il n'est pas original du tout. C'est dire à son frère, "je suis, et toi vas au diable!" Le fait est que nous avons une notion fâcheuse de pouvoir pécher contre Dieu. Quelle vanité! C'est contre votre frère ou votre sœur que vous pouvez pécher. Et, si vous ne comprenez pas cela, alors vous ne comprenez pas que vous ne pouvez avoir de rapport avec Dieu que quand vous êtes en rapport avec les autres. Tout le reste est religion creuse. C'est la bêtise hystérique de gens hystériques qui vivent écrasés de peur devant Dieu et qui, devant les autres, vivent comme des poulets dans un poulailler. Et, fort malheureusement, nous en avons beaucoup de cette sorte dans nos communautés.

Regardons un peu les premiers mots de la Bible. "Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide et la ténèbres à la surface de l'abîme; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux"(Gen.1). C'est le commencement. C'est comme cela que l'aventure commence. Que pensez-vous de la situation de l'Esprit dans la Genèse? Il est seul. Il est célibataire. C'est la première phrase de la Bible. Maintenant, faisons un saut. Débarquons dans le dernier livre de la Bible, sur la presque dernière phrase de l'Apocalypse "le souffle et l'épouse disent: "viens"" (Ap. 22 17). Son statut maintenant: "marié". Un Dieu seul dans la Genèse termine marié dans l'Apocalypse. Et marié à qui? À toute la création!

Quel est le contraire de "polygamie"? Monotonie! Nous n'avons pas un Dieu monotone, mais un Dieu polygame. un Dieu marié à toute la création. à tous les peuples, à toutes les cultures, religions, philosophies... et, si nous ne comprenons pas cela, alors nous ne comprenons rien. Si nous ne comprenons pas cela, nous continuerons à être sectaires. Nous continuerons à être les Talibans de la religion, aussi catholique que nous puissions l'être, et quelque soit le nombre de bénédictions que nous puissions recevoir. Il est temps de passer de la religion à la foi.

C'est un saut. Mais François a sauté si loin! Nous en sommes si effrayés que nous n'osons y penser. Nous continuons à avoir peur; à avoir des doutes. Nous continuons à avoir peur de poser des questions. Nous continuons à avoir peur de perdre l'équilibre. Et c'est pourquoi nous n'avancons pas. Nous n'avancons pas parce que nous avons peur de perdre l'équilibre. Marcher nécessite de perdre l'équilibre; nous ne pouvons avancer que si nous prenons équilibre sur une jambe puis sur l'autre. Le déséquilibre est la condition du progrès. Ce n'est pas un déséquilibre absurde, mais le déséquilibre dont parle Paul de Tarse lorsqu'il dit: "je sais en qui j'ai mis ma confiance." C'est la condition pour que l'histoire puisse avancer.

Et, comme nous avançons, nous pouvons à nouveau rêver de cette maison de grâce, de liberté et d'amour. Nous restons dans une condition de "désir ardent." Depuis la Genèse, nous pleurons sur le passé ou rêvons du futur. Le Paradis, comme il est décrit dans la Bible, n'a jamais existé. Nous ne pleurons pas un paradis perdu, mais pleurons et implorons pour un paradis futur. C'est ce qui nous a réunis. Pas pour lécher nos propres larmes, mais pour essuyer les larmes d'autres. C'est le miracle que le monde attend.

Il n'y a pas si longtemps, beaucoup ont couru voir des statues de vierges qui pleureraient du sang. Et ils criaient de joie en célébrant ce miracle! Bande historique d'hystériques! Nous ne nous rendons pas compte que le miracle de notre temps ne se trouve pas dans des statuettes en plastique qui pleurent de la colle, mais plutôt dans le miracle qui serait que nos frères et sœurs cessent de pleurer. Il ne résulte de cela que la mort... et la mort de qui? Caïn et Abel... voici la scène biblique qui explique tout le mal dans le monde... des mots, des noms. Caïn, dont le nom, dans sa racine hébraïque; signifie "acquis": celui qui a tout, qui est tout. Abel, de la racine Abal, est celui qui n'est rien... celui qui ne compte pas. Maintenant, regardez qui assassine qui. Celui qui se croit tout puissant tue celui qui n'est rien. Et écoutez la conversation. Dieu pose deux questions. "Adam où est tu? (Genèse 3). Et, puis la question qu'il pose à Caïn : "Où est ton frère?", ". Et Caïn répond qu'il n'est pas le gardien de son frère. Le gardien n'est pas seulement le responsable. Il est celui qui possède et qui guide non parce qu'il y est tenu, mais par relation d'amour avec quelqu'un. Voilà la cause de tout le mal dans le monde: personne n'a le sentiment d'être le gardien de son frère, personne ne ressent une intimité vitale avec n'importe qui. C'est pour cela que nous restons seuls.

L'Exode se convertit en une clé de lecture: le fait de découvrir Dieu faisant mémoire dans l'histoire. Mais, regardez, c'est seulement le début du livre de l'Exode (1,8) quand commence toute la narration du désastre que fut la persécution en Égypte, qui commence en disant, « *un nouveau roi vint au pouvoir qui n'avait pas connu Joseph* ». C'est-à-dire que c'est un homme sans mémoire qui arrive au pouvoir. Ensuite arrive au pouvoir un homme sans histoire. C'est là qu'il semblait que tout avait disparu. Là où l'espérance était sous le sable du désert. C'est là que mon peuple découvre Dieu. C'est pourquoi l'Exode est l'expérience fondatrice d'Israël. Le texte contient toute la charge symbolique du temps et de la mémoire. Nous avons pu survivre seulement pendant deux mille ans, parce depuis l'année 70 au 14/5/1946 nous avons dit tous les ans: l'année prochaine nous serons à Jérusalem. A partir de là, nous en sommes arrivés là. Dieu est le héros national d'Israël. Et c'est aux juifs, et au peuple de l'Ancien Testament, que nous devons cette intuition géniale d'avoir amené Dieu du ciel vers la terre.

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Jésus-Christ, n'est pas un Dieu dans un ciel lointain, mais un Dieu du ici et maintenant. Un Dieu nomade, de la route, de la poussière et du vent. C'est un Dieu du TU (en grec et en hébreu il n'existe pas de "Vous", ni d'"éminence"). "*Béni sois-tu Seigneur, Dieu d'Israël, Roi éternel*", ainsi commencent toutes les formules de la prière juive. A Dieu nous lui disons TU, non par manque de respect, mais pour lui signifier que nous passons avec Lui un autre type de message: le message que c'est ce Dieu converti à nous. Parce que mon **JE** peut seulement grandir devant un TU dans ma relation. N'importe qui de nous s'inclinerait devant une Excellence. Mon JE ne peut grandir que devant une relation avec un TU. C'est le message de la Bible, c'est le message de François. C'est le cri de la fraternité universelle, sans seigneurs ni esclaves, sans maîtres ni serfs.

Une société de frères. Mais comme nous sommes loin de tout cela! Dans nos cultures *originales et originaires*, nous vivons dans nos fraternités si souvent le même manque de respect que dans la société. Nous continuons de vivre à partir de nos titres. A partir de nos "dorures". A partir de nos castes. A tous les niveaux et dans toutes les cultures. Et dans nos fraternités, dans nos couvents et

monastères, il existe encore la mentalité de castes. Nous nous sommes trompés. Il n'est pas là le chemin. Le but final ne peut pas être le pouvoir. Le but final ne peut pas être de me faire membre de cette organisation pour régler ma vie et la vie de mes proches. Me servir de la structure où je me mets. Et cela nous l'avons. Des gens qui viennent sucer, profiter, parasites de l'Église, parasites de l'Ordre, parasites des fraternités, des couvents et des monastères. *De ces gens, on en a ras-le-bol!*

Revenons au dialogue entre Dieu et Moïse dans l'Horeb (exode 3, 7-10) pour porter notre attention sur les verbes du texte. Il ne s'agit pas d'un Dieu d'un ciel lointain. Il s'agit d'un Dieu qui voit, qui connaît, qui descend pour libérer. C'est la *kenos*, mais ce que nous sommes entrain de faire bien souvent ce n'est pas la *kenosis* (kénose) mais l'*anastasis*. Nous nous faisons prêtres, sœurs et frères, et cela ne veut pas dire de dire de s'abaisser pour n'être plus rien, mais de grimper dans l'échelle sociale. C'est la honte de l'ordre dans le monde. Cela, je l'ai vu dans tous les continents. Nous continuons d'avoir beaucoup de vocations, là où être prêtre, moniale ou moine continue d'être une promotion sociale. Là où ça ne l'est pas, les affaires sont moins glorieuses... (*là je me défoule...*!) En tous cas cela devrait nous faire réfléchir. Si nous venons faire une *kenosis* ou si nous sommes venus faire une *anastasis*. On dit dans mon pays que les seuls qui peuvent vivre sans travailler, ce sont les curés et les militaires... Ils ont peut-être raison.

Ce Dieu qui se convertit, qui descend à notre niveau, pour ensuite nous faire monter. Dieu qui descend dans mon monde, qui se convertit à moi, pour que mon histoire puisse se transformer en éternité. Pour que mon immanence puisse se transformer en transcendance. **C'est cela le chemin.**

Et le message est le suivant: *“Yahvé Sabaot prépare pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de viandes grasses, un festin de bons vins, de viandes moelleuses, de vins dépouillés. Il a détruit sur cette montagne le voile qui voilait tous les peuples et le tissu tendu sur toutes les nations; il a fait disparaître la mort à jamais. Le Seigneur Yahvé a essuyé les pleurs sur tous les visages, il ôtera l'opprobre de son peuple sur toute la terre, car Yahvé a parlé.”* (Is 25, 6-8) Voilà donc le texte eucharistique de l'Ancien Testament. Voilà donc le défi d'une intimité rêvée. Voilà, ça c'est Isaïe. Quel est le thème en filigrane du texte? C'est un repas. Qui est le cuisinier? DIEU! Qui invite au repas? DIEU! Qui sont les invités? Tous les peuples, y compris les catholiques. Et quel en est le menu? Des viandes grasses et des vins vieux. Regardez l'idée du temps: une vache pour engraisser a besoin de temps. Le vin pour vieillir a besoin de temps. Ceci est un plan, un projet, ouvert à tous sans exceptions, sans exclus. Nous avons une Église avec des gens marqués et d'autres exclus parce qu'ils sont au dehors. Parce que nous les saints nous ne pouvons pas vivre avec des pécheurs. En revanche à ce banquet tous y entrent! Préparé avec du temps et pour tous. De cette vie vécue ensemble, de cette expérience de communion et de fraternité, que va-t-il arriver avec ce voile? Qui est un voile de deuil. C'est un linge qui empêche de voir et par là empêche toute communication. Au delà de nos différences, et AVEC nos différences. Et que fera Dieu avec les larmes? Ce n'est pas un Dieu dans un ciel lointain. **C'est un Dieu qui n'a pas peur de me dire: je t'aime!**

C'est ce Dieu devant lequel nous aussi nous pouvons arriver avec la prière de ce priant d'Isaïe, “l'esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a oint”. Qui a été oint? Tous, nous sommes oints! Et à quoi sert l'onction? Elle ne sert qu'à une seule chose, à la **MISSION**. Le reste n'est que pure folklore. Le reste se serait vouloir toujours discutailler et tergiverser.

Pour terminer, nous entrerons dans le texte le plus dangereux de toutes les Écritures, le texte le plus révolutionnaire de toute l'histoire de l'humanité. Je voulais vous présenter la Constitution du christianisme. Le texte qui a pu nous expliquer le motif pour lequel nous sommes ici. Le texte dans lequel nous pouvons découvrir toute notre mission, et que, si nous ne le comprenons pas, nous ne découvrirons jamais le sens de nos vies. Je vous le présente, c'est le texte des **Béatitudes**. Ce texte vous le connaissez tous par cœur. C'est le texte qui est la Constitution. C'est pour nous le texte le plus important.

Faisons, avant de poursuivre, un exercice de lecture du texte comme si nous ne le connaissions pas. Souvent, la familiarité avec certains textes et l'interprétation constante que nous écoutons, toujours dans la même ligne, nous amènent à perdre certaine sensibilité qui est propre au recul et, souvent, nous répétons des idées toutes faites sans faire le travail de les analyser comme il se doit.

Si nous voulions situer ce texte dans le contexte de la pédagogie biblique, nous devrions obligatoirement le mettre dans la ligne de continuité et d'évolution d'un autre texte parallèle incontournable. Bien-sûr nous parlons des Dix Commandements. Comme les deux faces de la même monnaie, nous partons de la pédagogie du « non » des Dix Commandements, pour nous retrouver avec une nouvelle forme de langage et, surtout, de l'être et de l'« agir », avec les Béatitudes.

C'est une espèce de parallélisme que j'aime faire avec ces deux textes. Existe-t-il réellement dans les Dix Commandements une intention pédagogique et éducative? Personnellement je suis convaincu que oui. Mais remarquons dans la formulation du Décalogue le nombre de fois qu'apparaît le mot « non ». Toutes les phrases commencent de la même manière: « Tu ne... »; nous sommes en face d'un texte fait pour des petits enfants, auxquels il faut interdire ce qui est illicite, mais sans la capacité de comprendre ce qu'ils peuvent « déjà » faire. Nous sommes donc, dans cet état initial entre le « pas encore » et le « déjà », en sachant que celui-ci viendra plus tard, avec une formule toujours pédagogique mais d'un autre style, celui des Béatitudes dans le chapitre 5 de Matthieu et dans le chapitre 6 de Luc.

Dans une lecture froide, le texte proclame **bienheureux**, puis, **heureux**, les pauvres, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim, ceux qui souffrent, ceux qui sont poursuivis... et la liste pourrait continuer... Lu froidement, il s'agit rien de moins que d'un texte qui parle d'un Dieu masochiste qui se réjouit des souffrances en tous genres subis par ses fidèles; un Dieu qui aime nous voir pleurer, souffrir, saigner, peiner. On ne peut pas trouver de Dieu plus païen que celui-ci!

Dans une lecture froide et hors du contexte on peut arriver à cette conclusion. Pire que ça, une lecture froide et hors du contexte, ce texte peut nous amener à un péché interdit à tous les chrétiens, celui d'être des **professionnels de l'espérance retardée**.

Quand je parle de terrorisme religieux et d'éteindre l'espérance, je parle de la même chose: d'un ensemble d'attitudes que ce texte peut susciter quand il est mal lu ou mal interprété. Tout se joue toujours sur le plan de la conception personnelle de Dieu et de la plus ou moins grande incapacité pour aller au-delà de n'importe quel complexe d'œdipe mal résolu.

Ce que nous avons devant nous c'est réellement la Lettre Constitutionnel du christianisme: c'est le texte le plus révolutionnaire de l'histoire de l'humanité. C'est pourquoi il convient de trouver la clé

de lecture adéquate pour que nous puissions lire tout le texte sans entrer en crise et sans assumer des attitudes qui n'ont rien à voir avec Son message, qui est tout sauf le message d'un Dieu tyrannique ou d'une philosophie stoïcienne à mener jusqu'à ses conséquences ultimes. Supporte...! Abstiens-toi...!

C'est vraiment possible d'utiliser ce texte pour faire de lui une pieuse exhortation à la résignation, une sorte d'anesthésie, qui retire à l'individu la capacité de lutter et le dépersonnalise au point d'attribuer à la volonté de Dieu tout ce qu'il vit, en termes de carences, effectives ou affectives, matérielles et de manque de reconnaissance de sa dignité personnelle, avec toutes ses variantes, une espèce de « limbes » en attente de la liberté, qui tarde toujours à venir et qui amène au péché de remettre à plus tard l'espérance.

Le danger consiste justement en cela: résignation et ajournement. Résignation devant la vie... ajournement de l'espérance. C'est pire une forme de relation avec le transcendant pire que de l'opium. N'importe quelle lecture qui va dans ce sens, et, en dernière analyse, attaquant la dignité de la personne humaine, est un attentat contre Dieu et en fait une religion qui s'approche dangereusement de ce qui est le pire, c'est-à-dire de transformer le croyant en une espèce d'automate apathique, incapable de reconnaître la dignité de la relation avec Dieu, devant Dieu, soi-même et les autres.

– tu souffres? On viole tes droits? Tu as faim? Tu n'as pas le minimum pour vivre avec dignité? Tu te sens seul et abandonné?

– Aie patience parce que c'est la volonté de Dieu... et dans l'éternité tu seras heureux (!)

Dans cet ajournement de l'espérance, il y a signe de péché, de drogué, névrotique et stupide. Et pourtant c'est malheureusement le discours de certains esprits pieux de notre entourage. Même si on ne dit plus à haute voix ces inepties, on les pense et on se forme un schéma de pensées et de réflexion qui peuvent amener à une charité simple et ingénue, mais jamais n'amènera à une solidarité révolutionnaire dont notre temps a besoin. Une des choses qui m'a été le plus pénible et que je n'oublierai jamais, fut dans l'accompagnement au pied du lit d'un malade en phase terminale d'un cancer. Le prêtre qui parlait avec lui, à un moment lui dit: « Sois patient, c'est la volonté de Dieu... » Génial..! Cela me met dans une colère!!!

Examinons Matthieu qui est le premier. C'est important de dire, avant toute chose, que, même si nous parlons très bien une langue étrangère, nous ne sommes pas capables de cesser de penser dans notre propre langue. Avec Matthieu, c'est cela qui se passe. Il écrit son texte en grec mais sa langue maternelle c'est l'araméen ou l'hébreu.

Bienheureux les pauvres en esprit...

En composant cette phrase qui est la clé de lecture de tout le texte, la première clé qui ouvre la porte principale d'accès au code caché de la Bible: **Bienheureux les pauvres en esprit...**

Il sent bien que la langue grecque n'est pas capable de mettre en lumière le concept exact à transmettre.

En effet, tout se joue à partir du mot « **pauvres** ». C'est là, réellement, la clé de lecture et d'interprétation de tout le texte. Dans sa langue maternelle, Matthieu a deux mots distincts pour parler de deux catégories, elles aussi bien différentes, de pauvres. L'hébreu emploie les mots *Dalim* et *Anawin* pour parler de deux catégories différentes de personnes en relation non seulement à leurs conditions sociales mais surtout à leurs attitudes envers le profond de la vie.

La langue grecque, comme la plupart des langues que nous utilisons aujourd'hui, a peu de vocabulaire pour parler des « pauvres » et les mots qu'elles ont parlent toujours de personnes à qui il manque, au moins, le minimum pour vivre avec dignité. Voyons le cas du portugais et de l'espagnol: pauvres, indigents, misérables, sans logis, sans abris, mendiants... etc. Tous des adjectifs qui qualifient un type de personne déterminé vis à vis desquels on ne peut pas dire qu'ils « soient heureux », et encore moins qu'ils se retrouvent dans cette situation parce que c'est la volonté de Dieu et que dans l'éternité ils seront heureux...

C'est avec ce type de raisonnements que nous pouvons, de fait, faire du *terrorisme religieux* et donner raison à Marx et à Freud dans l'usage de la religion d'insulter Dieu et les pauvres, en commettant ce péché d'ajourner l'espérance.

Nous ne pouvons pas faire profession du désespoir. Nous ne pouvons pas insulter les pauvres au nom de Dieu, encore moins à partir de notre abondance, et qualifier la misère des autres comme détermination de Dieu et condition *sine qua non* pour un futur de bonheur éternel. C'est une insulte, c'est du terrorisme, mais cela se fait, malheureusement...

Une des maladies qui afflige beaucoup notre réflexion concerne le fait d'être plus ou moins convaincus que notre éternité commence au moment de notre mort... Quelle grossière erreur! ... Le fait est que notre éternité commence au moment même de notre conception.

Ainsi donc, en étant ainsi, ce temps, cet espace sur cette Terre sont déjà temps, espace et Terre d'éternité; de façon que si c'est ainsi, nous sommes déjà en train de vivre l'éternité; ainsi donc, si c'est ainsi, le moment de la mort se transforme en moment le plus élevé de la vie; ainsi donc, si c'est ainsi, le moment de la mort est le moment de la rencontre définitive avec Dieu, et donc le moment de la mort est le moment de la résurrection!

Je crois que jusqu'à maintenant c'est seulement François d'Assise qui a été capable de comprendre tout cela jusqu'à sa conclusion logique et, en conséquence, il faut capable d'appeler « sœur » la mort même.

C'est que si réellement tout cela est vérité, il est important de faire, de façon urgente, un saut qualitatif, le plus possible, et encore ce ne serait pas suffisant, vers un niveau de langage « simple », au niveau des pratiques de piété, au niveau des célébrations liturgiques de la foi, au niveau du discours qui reste marqué par une dimension funèbre, pour ne pas dire funéraire, ce qui fait que de nombreuses célébrations eucharistiques, par exemple, paraissent des messes de requiem « *pour l'âme de Notre Seigneur Jésus-Christ* ».

Pardonnez-moi l'éventuelle vulgarité des mots, mais c'est aussi au niveau du langage qui tourne autour des célébrations du mystère le plus profond de la foi chrétienne, qu'il faut du courage pour changer les termes utilisés. Elles sont nombreuses, trop nombreuses, les circonstances dans lesquelles nous entendons parler de « célébrer des messes pour les morts ». Comment est-ce

possible? Quand donc verra-t-on la certitude des chrétiens par rapport à la résurrection? Sommes-nous conduits par le déterminisme du mal ou sommes-nous capables d'affirmer que Christ a ressuscité?

C'est que si réellement Christ est ressuscité, dans l'expression « célébrer des messes pour les morts », nous avons là rien de moins que deux erreurs grossières. En premier lieu, en Christ ressuscité il n'y a pas de morts mais des vivants... en second lieu, nous n'avons pas le droit de célébrer des messes pour les morts, mais de célébrer l'Eucharistie, louange de Dieu par excellence, en action de grâce, **avec** ceux qui sont encore avec nous dans l'intimité de Dieu d'une façon plus parfaite.

Je perçois bien qu'en arriver là n'est pas facile. Cela exige un effort pour changer certaines manières de penser et d'agir que le temps a consacrées et que les paroles ne sont pas capables d'exprimer. Ce qui importe, toutefois, c'est l'effort sincère d'oser un tel « déséquilibre » qui aide à avancer. Ce dont il s'agit, en fin de compte, c'est de donner vie à la parole, à la profondeur de la foi. Cela et seulement cela! Comme si cela ne suffisait pas!

Mais revenons-en au texte. Nous sommes partis de lui et nous devons y revenir. Revenons à la difficulté linguistique de Matthieu à qui il manque les mots en grec pour dire ce que dans sa culture hébraïque il prétend aborder.

Bienheureux les pauvres en esprit, les pauvres d'esprit, les pauvres motivés par l'esprit, les pauvres amenés ou conduits par l'esprit... toutes ces traductions sont des traductions possibles de l'expression grecque (le fameux « datif de relation »: *to pneumati*, utilisé par Matthieu) dans laquelle Matthieu se voit obligé d'ajouter au mot « pauvres » pour sauvegarder la dignité de ces derniers, comme la dignité dans la manière de parler et de comprendre Dieu dans son « être » et son « agir » avec nous, mais surtout au travers de nous.

C'est ici que commence la révolution; et aussi que s'articule le « code » caché... et, si caché qu'il est manifesté aussi sans pudeur. Ce n'est pas un « code » qui cache des secrets inviolables, mais un code qui révèle comment faire pour être de Dieu et des autres, ou mieux encore, être de Dieu en étant des autres. Mais de là aussi peut surgir le terrorisme religieux qui ajourne l'espérance à un au-delà d'un temps intemporel, au lieu de nous plonger dans les dimensions les plus profondes de l'être et de l'« agir » humain.

Plus qu'un texte qui nous parle de « ce que fait Dieu », les Béatitudes sont le contraire, une *carta magna* de l'« agir » humain à la lumière de Dieu. Une Constitution pour être suivie par tous ceux et celles qui osent être de Dieu sur le chemin de Jésus-Christ, c'est-à-dire ceux et celles qui osent être de Dieu en étant des autres; et jamais on ne répètera assez cette idée... peut-être qu'un jour on la comprendra...

A partir de là nous pouvons commencer à lire le texte et à faire une lecture de notre propre vie, sans peurs ni barrières. Ici nous trouvons, de fait, un code de lecture de la Bible. Loin d'être un code secret, occulte dans tous les petits recoins les plus intimes des rayonnages de l'éternité où règnent le moisi et les mites, c'est un défi pour le moins perturbateur et inquiétant qui m'oblige à sortir de moi et, donc, me déstabilise et me pousse à l'action; qui ne me permet pas d'utiliser un solarium

cosmétique qui cache les rides de ma foi, mais qui me pousse vers un champ ouvert où le soleil peut même me brûler, mais c'est le seul lieu où je puisse trouver un « bronzage durable ».

Le défi final continue d'être le même, provocant, perturbateur, inquiétant, qui pousse à la victoire sur la schizophrénie qui nous amène à aimer être de Dieu sans être des autres; à vivre un divorce de la vie, dans un pseudo mariage avec Dieu... marqué par de successifs, et chaque fois plus profonds, «coups de poignards au mariage ».

Le mot clé, le concept central qui donne sens à tout le texte c'est la référence aux pauvres. Une fois séparées les deux catégories essentielles que la langue hébreu différencie, nous nous trouvons, donc, non pas avec un Dieu qui a besoin d'un peuple de misérables, en haillons et morveux en attente d'un bonheur qui va arriver de l'au-delà (de l'autre monde), mais avec un défi personnel et incontournable.

Sont proclamés heureux, non pas ceux qui n'ont pas le minimum pour vivre dans la dignité, mais ceux qui reconnaissent que tout ce qu'ils ont vient de Dieu, et, pour cela, s'ouvrent de façon inconditionnelle aux autres. Ceux qui mettent toutes leurs « richesses », quelles qu'elles soient, au service des autres. C'est à partir d'eux que existera le Règne des Cieux, parce que c'est d'eux que se fera et se fait la tâche de construire un monde bravant la « norme », le « je m'enfoutisme », à l'image et ressemblance du discours de Caïn, avec sa réponse à la question de Dieu: « *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* » « Moi, je ne suis pas responsable (shomer) de mon frère! ». Combien d'actualité renferme cette phrase après deux mille cinq cents ans d'histoire!

C'est pourquoi il s'agit de ne pas retarder n'importe quelle espérance de bonheur pour le futur, mais d'un engagement personnel et sans ajournement, tout de suite, pour aujourd'hui.

Le ici et maintenant, c'est ce temps, cet espace et cette terre, qui sont déjà temps, espace et Terre d'éternité; là où il y a des personnes violentées dans leurs droits, qui souffrent, qui ont faim, qui n'ont pas le droit d'être des personnes. Ceux qui défient mon être bien installé, ma conscience endormie, qui perturbent la vieillesse de ma foi. Ceux qui m'inquiètent à cause de mes richesses...

Et là, encore, il est important de faire revivre et de ressusciter des paroles mortes. La pauvreté que Dieu aime, la pauvreté par laquelle Dieu nous défie dans les Béatitudes, ce n'est absolument pas la pauvreté de «ne pas avoir » des biens matériels ou autres; le défi passe à un autre pauvreté celle de, au moins, « ne pas avoir la manie » d'être les maîtres du monde, le nombril de l'histoire, les maîtres des vérités absolues à propos de la vie, de la mort et de l'éternité; cette richesse qui conduit tant de gens à vivre avec le ventre plein de Dieu, de telle façon qu'elle ne produit rien de plus que quelques lâchers mystiques pour la consommation des autres, parce que le propre espace de conversion est complètement occupé... et le ventre si gonflé qu'il empêche de voir le sol sous leurs pieds.

Être pauvre ce n'est pas ne rien avoir... Avoir une conscience claire de cela pourrait nous aider à surmonter certaines difficultés qui par moments frôlent la schizophrénie, ou du moins « l'auto-flagellation », de ceux qui par choix de vie ont fait le « vœu de pauvreté ». La pauvreté que Dieu aime va par d'autres chemins. C'est important d'avoir cela bien clair. Je peux être plus riche en possédant une voiture qui est en train de tomber en morceaux que je ne suis pas capable de mettre au service des autres, que si j'avais le dernier modèle et que je l'offre pour le service de tous, et en plus, en servant de chauffeur...

Ce qu'il y a dans le fond c'est la pauvreté dans le service, dans l'ouverture à l'autre, dans la manière de vivre et de lutter pour un monde sans dominants ni dominés, sans maîtres ni esclaves, de non-appropriation, de capacité à mettre dans la banque de la vie et au cœur de l'histoire, les dons que je possède au niveau matériel, culturel, intellectuel, artistique, etc...

Ce qui est en jeu c'est la construction d'une société, d'un Royaume, où chacun puisse être et se sentir libre d'être lui-même; un être de relation pleine, complète, définitive...

C'est cela la clé de lecture des Béatitudes: le texte le plus dangereux et révolutionnaire de l'histoire de l'humanité, comme nous le disions. **Loin d'être un texte qui parle de Dieu c'est, surtout, un texte où Dieu parle pour nous.**

La difficulté est précisément là... accepter que Dieu parle... même plus, accepter que Dieu fasse pression pour que je sois différent, pour mettre en péril mes commodités, mes sécurités, mes idées toutes faites, mes manières de « ne pas penser » à tout cela car c'est difficile, car tout cela me fait mal, car tout cela me questionne, car tout cela agite le poulailler dans lequel j'évolue; heureusement au moins le personnage du livre Juan Salvador « La Mouette » a appris le plaisir de voler.

Mais c'est précisément là que se joue la force d'une religion, c'est là qu'on peut évaluer le degré d'engagement de quelqu'un dans sa manière de lire sa vie et de comprendre Dieu. Une religion c'est cela même. Un défi à la liberté, « un coup de poing dans l'estomac » de la commodité, celle qui ne m'oblige même pas à penser, parce que tout est déjà dit et pensé par les autres... et moi je n'ai qu'à me contenter de ce que « ils m'ont toujours enseigné » parce que c'est comme ça et c'est marre! Quel ennui!!!

C'est bien ça la religion de l'opium et de la névrose, dans le vocabulaire de Marx et de Freud respectivement. A ce propos c'est intéressant d'écouter le professeur Agustin da Silva: « moi je n'ai pas une religion, c'est la religion qui m'a, moi ».

Plus il y aura de personnes capables de vivre de façon cohérente la signification de cette affirmation, plus nous serons loin d'une religion de vieux garçons aigris et de vieilles filles aigries face à la vie, face aux autres, et plus nous rencontrerons des personnes capables d'aimer tous les jours, tout le monde, parce qu'on aura perdu la peur d'être capables de ressusciter les paroles mortes et on saura parfaitement ce que « aimer » veut dire.

Dans ce cadre de référence, nous pouvons lire sans peur tout le reste du texte, les pauvres et ceux qui souffrent ne se sentiront plus jamais insultés dans leur dignité et, de même pour ceux qui n'ont pas le minimum pour vivre avec dignité (les pauvres *dalim* en hébreu), finalement déjà ils pourront se sentir heureux, non pas parce qu'après la mort ils vont pouvoir jouir de tout ce qui leur fut refusé en vie, mais parce que chaque fois il y aura plus d'*anawin*, ces personnes qui se mettent dans la vie des autres de façon à ce que ceux-ci aient le droit d'être des personnes, de vivre et de faire et que les *dalim* sans droits à vivre dignement n'existent plus.

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés »

On comprend maintenant? Tu te rends compte maintenant pourquoi ceux-là mêmes qui pleurent de désespoir puissent se sentir heureux? Tu perçois sa signification? Tu te rends compte maintenant aussi que en réalité le fait de pleurer, ce n'est pas parce que nous avons un Dieu qui a besoin de nos

larmes pour se sentir Dieu, mais que nous sommes capables de pleurer pour deux raisons... Ou nous pleurons de joie, ou nous pleurons de tristesse. C'est pas vrai? Et je me permets d'aller plus loin. Il n'existe réellement qu'une raison capable de nous faire pleurer:

En portugais et en espagnol, il existe une expression populaire qui, en peu de mots, nous permet de dire beaucoup de choses et qui affirme « celui qui ne pleure pas, ne tête pas (mamar:têter) ». Alors il suffit de retirer la première lettre pour découvrir le « code », pour révéler un secret... **celui qui ne pleure pas, n'aime pas** (amar au lieu de mamar). C'est l'unique et le véritable motif qui amène quelqu'un à pleurer.

Tous les jours nous sommes bouleversés par des nouvelles qui parlent parfois de morts par dizaines, centaines, milliers, alors peut-être nous sommes très tristes mais nous ne pleurons pas. Mais que meure une unique personne que nous aimons et nous pleurons, c'est sûr. On voit bien que en terme de nombre la réalité du monde est incomparable. Des dizaine, centaines, milliers de morts d'un côté et « seulement » un mort de l'autre... Sauf que... ce qui a changé réellement ça a été la relation, ce qui nous a conduit dans ce cas de tristesse jusqu'aux larmes, c'est l'amour.

Eh bien, tu es... bienheureux toi qui pleures, parce que ce sont ceux qui aiment qui sont bienheureux, ceux qui sont capables d'avoir et de construire des relations avec quelqu'un, parce que tu te refuses de vivre de façon orgueilleuse comme « célibataire », ceux qui sont capables d'aimer les autres et la vie... Tu ne vis pas pour faire de la méditation transcendante en te regardant le nombril... tu ne te contentes pas de pieuses élucubrations mystico-solitaires... mais, comme le dit un autre proverbe portugais: « *celui qui s'attache à aimer, s'attache à souffrir* ».

En effet, jamais personne n'a dit que ce serait facile, mais non plus, jamais celui qui a osé vivre ainsi n'a dit que ça n'en valait pas la peine.

« Bienheureux les doux, ils posséderont la Terre... »

Une autre déclaration contraire à la norme... un autre concept apparemment erroné de ce que signifie « doux ». C'est important que l'on définisse ici le concept de « doux », à la lumière de ce que nous avons dit avant. De nouveau nous sommes provoqués à adopter une nouvelle attitude d'être, d'être différent, d'être d'une forme nouvelle et d'une manière différente de ceux qui font de la violence la force de toute leur existence. Le doux est un spécialiste de la violence des non-violents.

Le dernier mot ne pourra jamais être celui des violents, si nous les mettions en opposition avec les « doux ». Mais, probablement, nous devons aller un peu plus loin. Dans les profondeurs de son être, le « doux » est, au fond, quelqu'un d'équilibré avec lui-même, avec les autres, avec Dieu. C'est cette douceur que nous avons à cultiver avec urgence. Il ne s'agit pas, de nouveau, d'une quelconque apologie d'une attitude aboulique face à la vie; l'attitude de madame tout-le-monde, lente, humble, la pauvrete... avec une estime de soi dans les talons... C'est le défi de Mahatma Gandhi, de Teresa de Calcutta, de Luther King, c'est la « guerre des non-violents ».

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés... »

Anawim y dalim, pauvres en esprit et pauvres misérables, unis dans la même lutte, dans la même volonté de reconquête de la dignité perdue, du droit à être une personne, tant de fois nié par les grands de la terre, par les seigneurs de la haine, de l'opium, du pouvoir et de la mort. Il ne s'agit pas

d'un engagement de transformation de l'histoire uniquement pour s'affronter, mais de la volonté d'aller plus loin, qui ressemble à la sensation de faim et de soif, qui touche le plus intime de l'être de chacun et qui seulement arrive à son but final dans la satiété.

De nouveau sont proclamés heureux, non pas ceux qui éteignent l'espérance, ou ceux qui appellent à la résignation fataliste et soumise à la « volonté de Dieu ». Ici, précisément, ceux qui sont heureux ce sont ceux qui se retroussent les manches et partent pour la lutte, avec la force combative de ceux qui ont faim pour se procurer l'aliment qui leur est refusé et avec le courage de ceux qui, assoiffés des déserts de la vie, cherchent la source d'eau vive capable de désaltérer toute soif.

Ainsi, le temps que nous vivons aujourd'hui n'est pas fait pour se croiser les bras, ce n'est pas celui de rester dans l'attente au coin de la vie, jusqu'à ce qu'advienne l'éternité..., le temps d'aujourd'hui c'est de retrousser les manches, sans peur, avec le courage de ceux qui savent en Qui ils ont mis leur confiance.

Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde... »

Et la litanie continue... Plus il y a de gens heureux, plus il y a de personnes qui partagent un des attributs fondamentaux de Dieu, que l'Ancien Testament présente en utilisant le mot hébreu *hesed*, miséricorde, cœur miséricordieux... peuvent être des expressions semblables, mais elles n'arrivent pas, à mon opinion, à transmettre toute la grandeur que le concept originel renferme.

A partir de deux affirmations centrales dans l'Ancien Testament au sujet des « attributs » de Dieu, miséricorde et vérité (*hesed et emet*), Matthieu met dans cette phrase toute cette charge d'identité pour dire que les *anawim* sont précisément des personnes qui vivent ce même sentiment de Dieu. Un Dieu de *hesed*, un Dieu de miséricorde, en dernière instance et je vais à l'étymologie des termes employés, c'est une Dieu qui a des « entrailles », -on dirait, dans une forme plus poétique, qui a du cœur – qui provoque les *anawim* pour avoir cette même attitude de vie.

Loin d'être simplement une élucubration prise comme liberté poétique du texte, l'invitation au bonheur, encore plus dans ce paragraphe des béatitudes, c'est justement d'avoir un cœur capable de battre au rythme du cœur de Dieu. Un cœur passionné, un cœur non-solitaire, marié avec la vie et le monde, de la même manière que Dieu s'est marié avec la création entière, sans exceptions... Dieu s'est marié avec tout le monde...catholiques inclus.

« Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu... »

Le parallélisme continue... engagé dans l'histoire et avec l'histoire, ce cœur qui permet d'ajuster son rythme au rythme de Dieu, sera « fatalement » capable de trouver son équilibre, sera capable de retrouver sa pureté originelle; n'importe qui capable de faire ce voyage vers l'intimité de Dieu, ne peut pas ne pas trouver son propre équilibre de l'être... Il a passé la première étape qui conduit au bonheur: à l'équilibre avec soi-même.

Alors on peut « voir Dieu », alors le tabou s'écroule définitivement par terre, alors il est possible de comprendre que tu peux réellement « voir Dieu » si tu es capable de voir les autres... parce que Dieu n'est pas dans un quelconque ciel lointain, mais dans le maintenant et le déjà de la vie et du temps qui est déjà éternité et qui est maintenant.

Le Dieu de la Bible, le Dieu d'Israël, le Dieu de Jésus-Christ, n'est pas un Dieu d'un ciel distant mais un Dieu de la « Terre », un Dieu « proche », du chemin, de la poussière et du vent, un Dieu compagnon, un Dieu du Tu, et pour cela même, un Dieu de relation.

Bienheureux les bâtisseurs de paix, ils seront appelés fils de Dieu... »

Le texte en continuant de développer l'explication des « bienheureux », touche maintenant une nouvelle catégorie de personnes, qui constituent le point d'arrivée de tous les attributs énoncés au-dessus: les pacificateurs, on dirait les « *shalomiques* », en demandant pardon pour le néologisme. Nous arrivons au grand concept central, le défi de la conversion.

Shalom, beaucoup plus qu'un concept qui parle de l'absence de guerre, est en soi-même un concept de plénitude globale de toutes les dimensions de la vie et des relations de chacun avec soi-même, avec les autres et avec Dieu. Il s'agit en effet d'un concept utopique, un défi pour construire un futur, un rêve d'éternité, une éducation pour les « nostalgies du futur », de la construction d'un paradis qui n'a jamais existé, mais que, tendanciellement, et par volonté de Dieu, toute l'humanité est appelée à rêver et à construire.

Ce rêve de plénitude d'équilibre est présent dans toutes les créatures, époques, peuples et civilisations. Qu'elle s'appelle paix, *Shalom*, salam, morabeza, nirvana, pankasila, métépsychose, shanti, nous serons toujours devant ce désir inscrit au plus profond du code génétique de l'humanité. C'est là que réellement est écrit le plan de Dieu, plan – pour parler comme Teilhard de Chardin – dont l'harmonie des mouvements de danse est si difficile à comprendre que, donc, trop rapidement, pour construire la « paix personnelle » nous faisons une « guerre collective », au nom de Dieu... pour construire la paix!

Aucun autre animal de la Création ne réussit à être aussi incohérent...!

Et nous mélangeons tout... notre situation est bien triste... toujours prêts à établir la paix en faisant la guerre, tout au long des époques. Les grandes cultures ont toujours été capables de trouver des arguments pour justifier la mort au nom de Dieu... Aujourd'hui nous nous étonnons des nouveaux fondamentalistes... ne nous leurrions pas... eil y en a plus qu'on ne croit!

Metanoia, conversion, *jihad*, sont des concepts en relation à une même sphère de signification; tous, étymologiquement, ou du moins théologiquement, sont liés au concept de « guerre », de « guerre sainte », ce qu'il faut c'est surtout et essentiellement une guerre menée contre soi-même, une lutte de dépassement des capacités ontologiques de soi-même dans sa relation objective avec les autres et avec Dieu.

Arriver à ce niveau d'équilibre, c'est réellement construire la paix à travers la guerre, mais une guerre qui voit dans le champ de bataille un « guerrier » qui ne veut pas « tuer l'autre » ou le « dieu de l'autre », mais simplement tuer ses propres faux dieux qui l'empêchent d'accueillir l'autre dans sa manière de comprendre Dieu, à la recherche d'un équilibre qui conduira « fatalement » à la paix.

« Bienheureux ceux qui souffrent de persécutions pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux. Bienheureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toutes sorte d'infamie à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse,

car votre récompense sera grande dans les Cieux; c'est bien ainsi qu'on a persécutés les prophètes, qui vous ont précédés.

Bon, en réalité cela paraissait trop beau pour être vrai. Le texte « atterrit » de nouveau dans le monde réel. Après l'idéal présenté face à notre possibilité, le lecteur est amené, dans cette partie finale du texte à se confronter avec la réalité du « destin » qui attend celui qui veut être capable d'orienter sa vie sous cet ensemble de principes, en les amenant jusqu'à leurs ultimes conséquences.

Persécutions, insultes, mensonges, calomnies, seront les compagnons de route de celui qui osera toucher les idées établies, les élucubrations de l'opium, ou les névroses installées qui seulement trouve un reflet dans un Dieu tyran et assoiffé de sang innocent.

Ils ne sont pas rares les moments où cette prophétie s'accomplit dans l'histoire. C'est pour cela que je disais au début que ce texte est le texte le plus dangereux et en même temps le plus révolutionnaire de toute l'histoire de la littérature de l'humanité. C'est pourquoi aussi c'est un texte dont la signification ultime ne peut jamais être caché.

Les Béatitudes sont réellement la Constitution du christianisme. Les Béatitudes sont réellement un « code de lecture », un code secret de la Bible et de la Vie. La Bible est née de la Vie et si nous le voulions et si la laissions faire, la Vie pourrait naître de la Bible... seulement, ce ne sera pas une « vie facile »... mais personne n'a dit que ce le serait...

A tous mes frères et sœurs dans le Christ, je manifeste mon respect et ma tendresse parce que vous êtes des cœurs qui battent dans l'histoire au rythme du cœur de Dieu.

Fr Fernando Ventura, OFMCap.

Cfr. Ventura, Fernando. Roteiro de leitura da Biblia. Presença, 2009